

Par quelles étapes suis-je passé pour accéder à une pensée et à des choix personnels ?

Le pays de mes racines

Je suis né dans un milieu sociologiquement très traditionnel du point de vue religieux, social et politique. Ce milieu était structuré par des représentations du monde, de l'homme, de la société, du christianisme et de Dieu qui prétendaient exprimer la Vérité. Il était en conséquence imprégné de préjugés contre tout ce qui mettait son identité en péril, les juifs, les communistes, les francs-maçons, les libres-penseurs, les protestants, les religions non-chrétiennes, etc... Les petits et grands séminaires où j'ai fait mes études étaient aussi des espaces clos, symbolisés par les hauts murs derrière lesquels se déroulait notre vie.

Malgré ce conditionnement, j'ai bénéficié dès mon enfance et ma jeunesse de plusieurs atouts pour prendre peu à peu du champ vis-à-vis des modes de pensées de mon milieu d'origine et de mon éducation ecclésiastique. Le premier atout, je l'ai trouvé dans ma famille. Mes parents, ma grand-mère maternelle, ma grand-tante paternelle tout en partageant l'idéologie dominante et ses étroitesse me donnaient à travers leur vie quotidienne l'exemple de l'honnêteté, de l'ouverture à autrui, du sens de la gratuité, de la générosité, de la parole donnée. Le second atout a été un trait de mon tempérament, lié peut-être à la grande liberté de manœuvre dont j'ai bénéficié durant mon enfance, en l'absence de mes parents très pris par leurs commerces. J'ai toujours eu un côté un peu rebelle, un peu contestataire et frondeur, avec un goût prononcé de l'indépendance. Le troisième atout a été (pour toutes sortes de raisons conscientes et inconscientes) ma bonne idée d'entrer au séminaire qui était à l'époque le seul endroit pour des enfants du rural de faire des études un peu longues. Et dans ces séminaires où il y avait le pire, j'ai eu la chance de rencontrer le meilleur : quelques rares professeurs qui m'ont ouvert l'esprit.

Quelques étapes de ma longue transhumance intérieure Au séminaire (1947-1962)

Deux faits mineurs vécus en seconde et terminale m'apparaissent aujourd'hui comme des jalons et des indicateurs de mon éveil à la pensée personnelle. En seconde, nous allions à la messe chaque matin et il allait de soi de communier. Pour s'en dispenser, il fallait être en état de péché mortel et pour nous, adolescents, la faute gravissime était le péché sexuel de la masturbation. Or, pendant une semaine, je ne me suis pas approché de l'hostie (alors que ma place à la chapelle était près du supérieur qui nous surveillait) non pas pour cause de masturbation mais parce que communier me posait un problème de conscience. Comment la petite hostie blanche pouvait-elle, comme on me l'avait appris, contenir la présence réelle du Christ « avec son corps, son sang, son âme et sa divinité » ? D'autre part, le verset de l'évangile de Jean me révoltait : « Si vous ne mangez ma chair et buvez mon sang, vous n'aurez pas la vie en vous ». Non, merci, je n'étais pas un anthropophage ! Mon directeur spirituel auquel je m'ouvris de mes questions me remit sur les rails, mais mon interrogation subsista d'une manière subliminale...

En terminale, on nous proposait de faire une consécration solennelle à la Vierge Marie, la reine des prêtres, la seule femme qui puisse avoir une place dans le cœur d'un candidat à la prêtrise ! Sentant l'ambiguïté d'une telle démarche, je la refusai. C'est plus tard que je compris que j'avais été bien inspiré !

Dans ce milieu confiné en piété mariale et eucharistique, j'ai eu toutefois quelques bons professeurs qui m'ouvrirent à l'esprit critique et me firent découvrir des horizons insoupçonnés. Mon professeur d'histoire de troisième à la terminale, un homme libre, nous initia en 1953 à la décolonisation. C'était à la fin de la guerre du Vietnam. Il nous lisait même les célèbres billets de François Mauriac publiés par l'Express. Il nous fit découvrir aussi un visage positif du grand réformateur Luther, discrédité dans l'Eglise catholique de ce temps-là. Son cours sur les Balkans était prémonitoire de ce qui est arrivé quarante ans plus tard ! Par ailleurs, deux de mes professeurs de lettres m'ont donné le goût de la littérature et aiguisé mon amour de la liberté de pensée. L'un d'eux nous a initiés à l'art roman et gothique.

La guerre d'Algérie (1958-1959)

J'ai été militaire durant la guerre d'Algérie pendant deux années. J'avais à l'époque 22 et 23 ans. Ce fut une grande épreuve mais ce fut aussi un temps exceptionnel de maturation. Informé sur la torture et autres abus avant mon départ par « les rappelés », des séminaristes plus âgés qui revenaient de la triste guerre, j'étais parti avec la volonté de manifester mon opposition à ces méthodes et de ne pas y collaborer. J'ai tenu, mais

j'ai vécu un grand isolement, j'ai été traversé par des doutes, j'ai enduré l'ironie, les remontrances et le mépris de mes supérieurs et de l'aumônier militaire. Cette période a cependant cultivé en moi l'esprit de vigilance, la lucidité, le courage de mes convictions, la liberté intérieure.

Premières années de prêtrise (1962-1967)

A ma sortie du séminaire, j'ai été nommé professeur au collège de Châteaubriant. Une vie de laïque plus que prêtre où j'ai côtoyé des jeunes enseignants de mon âge avec qui j'ai partagé amitié et solidarité syndicale. C'est à ce moment que j'ai cessé de dire le bréviaire, cette suite de psaumes en latin qu'il fallait débiter pendant une heure par jour. C'était, m'avait-on dit, la prière officielle de l'Eglise et les prêtres y étaient astreints sub gravi c'est-à-dire sous peine de commettre un péché mortel ! J'aimais me recueillir mais cette longue litanie de psaumes que je ne comprenais pas ne m'incitait pas à la prière. J'ai alors décidé de rompre avec ce commandement de l'Eglise sans me culpabiliser. L'évangile m'intéressait, me passionnait même, mais je n'étais pas un automate ! Des années plus tard, je m'autoriserai à ne plus célébrer la messe quotidienne dans la solitude d'une pièce, tout en acceptant les honoraires de messes, puisque c'était mon gagne-pain quotidien.

L'aumônerie des lycées (1967-1975)

Plusieurs événements m'ont fait « murer » durant ces années.

Mai 68 fut pour moi l'occasion de découvrir les sciences humaines : sociologie, psychanalyse, sciences historiques. Ces découvertes ébranlèrent les fondements sur lesquels reposaient jusqu'alors mon identité humaine, chrétienne, sacerdotale. Mes questionnements étaient radicaux concernant des points capitaux : la liberté humaine, la vérité, ce qu'on appelait dans le langage chrétien la révélation, la parole de Dieu, la filiation divine de Jésus... Ma lecture de la Bible quelque peu fondamentaliste devenait caduque. Mes terres intérieures furent profondément labourées par ces interrogations. Plutôt que de jeter tout par-dessus bord, je me suis mis au travail, seul et avec d'autres collègues qui se posaient les mêmes questions, pour reconstruire mon propre édifice intérieur. C'était vital pour moi. En ce qui concerne mon héritage chrétien, je pressentais que, sous les décombres, se trouvaient des sources. Cette conviction me conféra beaucoup d'ardeur pour retravailler la Bible et les évangiles. J'ai été récompensé au centuple par tout ce que j'ai découvert. Je demeurais chrétien, mais j'étais devenu un libre-penseur chrétien. Et j'ai eu grand plaisir par la suite, durant mes neuf années au centre catéchétique diocésain, à aider des laïcs à se réapproprier la Bible.

Un autre événement de cette période d'aumônerie fut décisif. En 1969, au cours d'un camp d'été JEC, je suis tombé amoureux de l'intendante. C'est la première fois que ça m'arrivait et j'en fus tout chamboulé, au point que j'étais prêt à quitter la prêtrise pour convoler avec elle ! Ma déception fut grande de constater que ses sentiments à mon égard ne correspondaient pas aux miens. Je connus un profond désarroi. Ce qui me sauva, c'est d'aller consulter un psychiatre qui m'écouta et qui de fil en aiguille m'aida à dévider mes malaises intérieurs. Au-delà du problème affectif, il y avait plus profondément ma mauvaise relation à ma mère qui m'empoisonnait l'existence par son surmoi maternel pesant et enveloppant. Je lui résistais et en même temps j'étais angoissé de lui faire de la peine. Je compris au bout du compte que le problème était en moi et qu'il fallait que j'assume ma vie d'une manière responsable sans me culpabiliser. Mon angoisse physique disparut sur le coup. J'avais fait un sérieux pas de plus dans la naissance à moi-même.

C'est encore durant la période de l'aumônerie de lycées que j'ai découvert Marcel Légaut en 1971. Ce fut l'une des plus grandes chances de ma vie. Il arriva à point nommé dans mon existence au moment où je sentais souterrainement que la valeur d'une vie se joue d'abord à l'intérieur de soi-même, dans cette recherche d'intégrité intime, d'authenticité, de vérité, face aux relations et aux événements qui tissent nos itinéraires. Je l'ai lu et relu, médité et re-médité, et à chaque fois j'entendais des paroles qui sonnaient justes, qui me révélaient ce à quoi j'aspirais au plus intime, qui m'invitaient à inventer ma propre existence à mes risques et périls. « Penser juste pour vivre vrai, vivre vrai pour penser juste », ces paroles du berger des Granges n'ont jamais cessé de m'inspirer et de me stimuler.

Vie conjugale et reconversion professionnelle

Ces deux événements m'ont aussi beaucoup fait avancer.

La vie conjugale m'a confronté durement à l'altérité de l'autre, à sa différence, à son mystère.

Ce fut en réalité une grande chance pour moi : cette expérience, où il n'est pas possible de tricher avec son conjoint et avec soi-même, qui oblige à la vérité et à l'authenticité, m'a appris à aimer vraiment autrui tel qu'il est, avec ses charmes et ses aspérités, à mieux découvrir mes limites et mes pauvretés, à construire une relation que l'on ait du plaisir à construire ensemble et où chacun trouve son compte. Grande et rude expérience de dépouillement, de décentrement mais aussi d'enrichissement et de maturation humaine.

Ma reconversion professionnelle fut également un tremplin de maturation, en dépit des deuils que j'ai dû faire au point de départ en quittant des activités que j'aimais et où je me réalisais. J'ai eu la chance de trouver un travail qui m'aide. J'ai dû beaucoup travailler pour acquérir la compétence nécessaire mais j'ai vérifié en fin de compte qu'un être humain est recyclable et qu'il recèle en lui plus de possibilités qu'il ne croyait en avoir. Ayant quitté une activité religieuse qui était mon métier, je me suis aperçu en outre que ce que j'enseignais et disais quand j'étais prêtre n'était pas uniquement des propos de fonction. C'était quelque chose qui appartenait à mon être profond. Je me suis réjoui d'être demeuré au plus intime le même homme. Depuis vingt ans, j'ai continué à suivre les mêmes traces, sans cesser de décanter et d'affiner mes conceptions de l'homme, de Jésus, de Dieu... Heureux voyage.

Conclusion

Quand je relis ma vie depuis ma petite enfance, je trouve une sorte de fil secret qui court souterrainement à travers les méandres de mon existence. Le goût de la liberté, de la relation vraie et chaleureuse, de la pensée droite, de la lucidité, l'attrait de l'inconnu et de l'aventure spirituelle, la conviction que la vérité est dans l'union du dire et du faire dans le concret de la vie quotidienne, autant de traits que je vois récurrents dans les différentes étapes de ma vie. J'ai envie de poursuivre ce chemin que j'éprouve comme un chemin de vie.

Jacques MUSSET